

Hildegarde von Bingen (ou de Bingen)

Religieuse bénédictine allemande née le 16 septembre 1098 à Bermersheim vor der Höhe en Rhénanie et morte le 17 septembre 1179 à Ruppertsberg (près de Bingen qui est aussi en Rhénanie).

Souvent qualifiée de rayonnante, c'est avant tout une visionnaire mystique. Personnage hors du commun, elle accumule les talents de compositrice, femme de lettres et médecin. Considérée comme une sainte dès le XII^e siècle, elle sera officiellement canonisée et nommée Docteur de l'église en 2012 par le pape Benoît XVI.

Visions

Hildegarde affirmait avoir composé sans rien savoir de la composition, par la simple écoute de Dieu. Son don fut de transformer une audition indicible en parole musicale. Lors d'une vision surnaturelle, elle entendit, dans de l'air rayonnant de lumière, des « musiques merveilleuses, louanges pour les joies d'en haut ». C'est de ses visions qu'Hildegarde a tiré sa métaphysique de la musique, joignant dans un même esprit la théorie et la pratique : « Entends dans la musique le chant venant de l'ardeur enflammée de la pudeur virginale d'une tige épanouie dans l'embrassement des mots, le chant venant de la pointe des vivantes lumières qui vivent dans la cité d'en haut, le chant de la prophétie des profondes paroles, le chant venant de l'extension de l'apostolat des paroles merveilleuses, le chant de l'effusion du sang de ceux qui s'offrent fidèlement, le chant du ministère des secrets sacerdotaux et le chant des vierges toutes simples qui fleurissent dans la verdure d'en haut. » (Scivias ou Livre des visions, III^e partie, 13^e vision).

Une vie de sainte

Dès l'âge de huit ans, elle ressent ses premières visions et entre au couvent des bénédictines de Disibodenberg sur le Rhin où elle reçoit une excellente instruction. À 14 ans, elle prononce ses vœux perpétuels et reçoit le voile monastique. En 1136, Hildegarde est élue abbesse de son couvent, à l'âge de 38 ans. Elle commence à 43 ans à consigner les visions qu'elle a depuis l'enfance. Elle tente aussi d'exprimer ses visions à travers la musique. En 1147, elle fonde l'abbaye de Rupertsberg.

Entre 1151 et 1158, elle transcrit et compile ses compositions musicales destinées à être chantées par les sœurs du couvent. Hildegarde a notamment composé plus de 70 chants monodiques liturgiques, hymnes et séquences mélismatiques, remarquables

par leurs richesses et leurs nouveautés. Ils se caractérisent notamment par un ambitus pouvant atteindre 2 octaves et demie (alors qu'à l'époque le chant était contenu dans une seule octave) et par des sauts de grands intervalles qui s'élancent vers le ciel. L'ensemble de ces chants forme la collection *Symphonia harmoniae celestium revelationum* (Symphonie de l'harmonie des révélations célestes), un titre qui indique que la musique, d'inspiration divine, naît d'un accord secret entre l'âme humaine (qui est "harmonie symphonique céleste ") et le corps (qui réalise le chant par des moyens terrestres). Elle compose également un drame liturgique intitulé *Ordo virtutum* (Le jeu des vertus), qui comporte 82 mélodies mettant en scène les tiraillements de l'âme entre le démon et les vertus.

En 1165, elle fonde l'abbaye d'Eibingen où elle meurt en 1179, à l'âge vénérable pour l'époque de 81 ans. Abbesse au XIIe siècle, Hildegarde von Bingen profite de l'apogée contemporaine de la visibilité des femmes (situation qui ne durera pas car progressivement, les couvents passeront sous l'autorité d'un père supérieur). Grâce aux récentes et nombreuses recherches musicologiques sur les compositrices, l'œuvre musicale, bien négligée jusqu'alors, de cette singulière figure de la musique médiévale est finalement aujourd'hui couronnée de succès.

Panégyrique

« On a glorifié et encensé Vinci jusqu'à nos jours, mais on a oublié et enterré l'œuvre de Hildegarde de Bingen, en dépit de sa grande valeur. Une œuvre immense, consignante dans des livres denses ses visions, l'expression musicale et poétique de ses soixante-dix chants et hymnes, la richesse de sa correspondance, l'élaboration d'une langue et d'un alphabet nouveaux, deux ouvrages médicaux, les seuls au XIIe siècle, tout cela constituant une véritable encyclopédie des connaissances du temps en matière de sciences naturelles et de médecine.

Elle fut la seule femme du Moyen Âge à transmettre par écrit les pratiques de guérison d'une "sage femme" et à comprendre aussi, que pour soigner, il fallait s'occuper de la personne en totalité. L'alimentation et la phytothérapie prennent une place essentielle dans la pharmacopée de Sainte Hildegarde en passant par le jeûne qui a de profondes vertus curatives. De nombreux conseils pratiques, des recettes, des remèdes à la portée de tous : c'est un excellent guide pour celui ou celle qui recherche un mieux être tant du point de vue spirituel que sur le plan de la santé. » (par Jérémie Rousseau sur le site de France-Musique).

Barbara Strozzi

Barbara Strozzi est la fille adoptive (et probablement fille illégitime) du poète Giulio Strozzi, un auteur de livrets d'opéra qui encourage sa carrière musicale. Sa mère est la servante de la demeure où elle naît en 1619, Isabella Garzoni. Son père, très influent dans les cercles littéraires et musicaux, prodigua une éducation littéraire et musicale à sa fille.

Barbara Strozzi n'a pas quinze ans qu'elle est déjà reconnue pour ses talents de chanteuse, capable de s'accompagner au luth ou au théorbe, et surnommée rapidement « *la virtuosissima cantatrice di Giulio Strozzi* » (la très virtuose chanteuse de Giulio Strozzi). Son père la confie à l'enseignement de **Francesco Cavalli** — qui est alors l'un des compositeurs les plus importants de Venise, un maître de l'opéra. À partir de 1634 on la trouve associée comme chanteuse et compositrice à l'Accademia degli Incogniti fondée par Giovanni Francesco Loredano. Le poète Niccolò Fontei en parle lui aussi comme d'une cantatrice virtuose et publie pour elle deux livres de chants, *Bizzarrie poetiche poste in musica*. En 1644, elle publie pour la première fois un livre de madrigaux sur des textes de son père. Il n'y aura pas de second livre, la mode du genre allant s'amenuisant, mais des *Cantate, ariette e duetti* profanes, des motets (sacrés).

Une seconde publication suit en 1651, un recueil de cantates, d'ariettes et de duos. Ce dernier comprend notamment la cantate composée en l'honneur du mariage de l'Empereur Ferdinand III de Habsbourg et d'Éléonore de Mantoue.

Pleinement entré dans le XVIIe siècle, son art est marqué par un sens aigu de la mélodie, de l'expression des *affetti* et de la création d'atmosphères — et ce, dès son premier ouvrage publié. La succession des ambiances, portées par un savoir mélodique d'une grande délicatesse, la gestion des variations d'effectif, l'efficacité (et la beauté) des motifs mélodiques, tout signale une plume accomplie.

Ses pièces les plus connues se trouvent dans ses derniers recueils publiés, les *Diporti di Euterpe*, op. 7, et les *Arie a voce sola*, op. 8, publiés en 1664. C'est là que se trouve le lamento « *Lagrima mie* », qui s'ouvre sur un motif orientalisant mi - ré dièse - do - si... Une audace assez inouïe. Globalement, la beauté harmonique et le charme de la musique de Barbara Strozzi en font bien plus qu'une femme qui composait de la musique : l'une des personnalités majeures de la musique italienne du XVIIe siècle.

C'est sans doute la situation de son père, très bien introduit dans les milieux

intellectuels vénitiens, qui lui permet de vivre librement : elle ne se marie pas. Elle eut quatre enfants, nés eux aussi de père inconnu - ses deux filles entrèrent au couvent, un de ses fils se fit moine. On ne lui connaît pas de portrait

Elle continue de publier après la mort de son père. Sa troisième publication, datée de 1654, inclut des cantates et des ariettes à une, deux et trois voix. Sa quatrième publication est perdue. Son seul ouvrage de musique sacrée arrive en 1655. Ses derniers livres sont publiés en 1657, 1659 et 1664.

Elle compose de nombreuses œuvres vocales pour des mécènes comme le doge de Venise Nicolo Sagredo, Ferdinand III du Saint-Empire et Eleonore de Gonzague-Mantoue, ou Sophie de Bohême, duchesse de Brunswick.

Jusqu'en 1664, elle publie 125 œuvres sur huit opus, des madrigaux, et surtout des arias et des cantates. Elle participe aussi à quelques recueils d'œuvres collectives, notamment avec Cavalli, son professeur. Ses œuvres portent résolument la marque de sa personnalité, et ne font aucune concessions à la bienséance : les textes mis en musique parlent plus d'amour que de religion

Globalement, la beauté harmonique et le charme de la musique de Barbara Strozzi en font bien plus qu'une femme qui composait de la musique (comme Francesca Caccini par exemple): elle est bel et bien l'une des personnalités majeures de la musique italienne du XVIIe siècle.

Elle a eu une vie incroyablement moderne pour son époque - et a été victime de controverses.

Au XVII^e siècle, une jeune fille convenable ne fait pas de musique, qui est un art considéré comme immoral. Souvent d'ailleurs, les courtisanes étaient aussi de très bonnes musiciennes, et les seules de la gent féminine ! Barbara Strozzi a ainsi pu être considérée comme telle par ses détracteurs, sans que jamais rien n'ait été prouvé. C'est peut-être pour protéger sa vie privée que Barbara n'a jamais été chanteuse d'opéra malgré ses dispositions pour le chant : là encore, la profession n'était pas jugée socialement convenable.

Elle était à la fois intelligente et très cultivée

Tout en restant modeste, Barbara Strozzi avait conscience de son talent, de son intelligence et de sa culture, qu'une éducation soignée avaient bien développés. Ainsi, elle n'hésitait jamais à exprimer ses points de vue (et ce, malgré l'injonction de pudeur

que son sexe requérait), et il lui arrivait de prendre part, en tant qu'oratrice, aux joutes verbales qui se tenaient dans le cercle des Unissoni. Ce fut le cas, un jour que le débat portait sur l'amour, et sur l'arme la plus puissante pour le susciter entre les larmes et le chant. Prenant la parole, elle y exposa que le chant était une arme bien plus forte que les larmes, et pouvait provoquer les émotions les plus puissantes. Son discours concilia ce soir là références culturelles, logique et n'omit pas, évidemment, de rappeler à l'auditoire ses talents de chanteuse, et le plaisir que tous prenaient à entendre sa voix...

Barbara Strozzi anima la vie musicale à Venise ainsi que celle des cours des ducs de Mantoue et de Gonzague, les principaux mécènes de l'époque. Elle connut un grand succès, et c'est assez rare pour le souligner, elle était extrêmement soutenue par ses proches. Comme chanteuse et compositrice, elle s'associa à de nombreux artistes vénitiens, écrivains, peintres et poètes membres de l'*Accademia degli Incogniti* (l'Académie des Inconnus). Sa beauté, son intelligence comme sa vivacité d'esprit forcent l'admiration des collègues... et provoquent les moqueries des jaloux. On a retrouvé des textes satyriques signés *L'Incognito*. Elle publia dès 1644 ses premiers livres de madrigaux, puis d'autres recueils de cantates, d'ariettes et de duos. Son seul ouvrage de musique sacrée date de 1655. C'est notamment à Venise qu'est né l'opéra ! Il semble alors évident qu'une musicienne de la Sérénissime participe à son élaboration, et s'en inspire ... Les airs de Barbara Strozzi décrivent, racontent, pleurent, rient, avec autant de virtuosité que de drame. Le sens du mot est important dans cette musique, comme cela était profondément désiré à cette époque, afin que nous puissions comprendre ce qui est raconté. Les vocalises, qui "brouillent" la compréhension ne sont présentes que lors que passages narratifs mineurs. Ce sont des airs très opératiques, composés dans un contexte d'expérimentations de la voix et de l'accompagnement, qui marque le début de la basse continue. Les deux éléments sont liés, les instruments soutiennent et colorent la voix, lui donnent plus de coffre, comme pourra l'être trois siècles plus tard le *lied* allemand de accompagné au piano.

Œuvres

Cantates

- L'Astratto
- Non pavento io di te
- Lamento : appresso a i molli argenti
- Lamento : sul Rodano severo
- Luci belle

- Moralità amorosa
- E giungera pur mai alla linea crudele
- E pazzo il mio core
- Serenata con violini : Hor che Appollo è a Theti in seno
- Aure gia che non posso dall'Idol mio
- Che si puo fare
- Cieli, stelle, Deitadi

Opus 2, 1651

- no 16 : *L'amante segreto*, texte anonyme¹⁴

Cet arietta sur un texte anonyme raconte l'histoire d'une personne qui préfèrerait mourir que voir son amour secret dévoilé. Construit en quatre parties, le morceau répète « Voglio morire » (« je veux mourir »)

- no 17 : *Lamento : sul Rodano severo*, texte anonyme

Opus 3, 1654

- no 2 : *Moralità amorosa*, texte anonyme

Opus 8, 1664

- no 1 : *Cieli, stelle, deitade, or chi distempra*, texte de Giuseppe Artale
- no 2 : *E giungera pur mai alla linea crudele*, texte de Giuseppe Artale
- no 4 : *L'Astratto*, texte de Giuseppe Artale
- no 6 : *Che si può fare*, texte de Gaudenzio Brunacci
- no 7 : *Luci belle, deh, ditemi perchè*, texte de Gaudenzio Brunacci
- no 8 : *E pazzo il mio core*, texte anonyme

Élisabeth Jacquet de la Guerre

Du temps de Louis XIV seule une quarantaine de compositeurs a évité l'humiliation posthume d'un oubli total. Parmi eux, quelques rares noms connus*, mal le plus souvent, mais de femme, point. Il a pourtant bel et bien existé une pionnière, fort talentueuse de surcroît et reconnue à la Cour du très exigeant Roi-Soleil : Élisabeth Claude Jacquet de la Guerre.

Baptisée le 17 mars 1665 en l'église Saint-Louis-en-l'Isle, Élisabeth Claude Jacquet vient au monde dans une famille de musiciens et d'artistes. Sa mère, Anne de La Touche, est apparentée aux Daquin, et son père, Claude Jacquet, est un facteur de clavecin réputé. Tout naturellement il enseigne à sa fille l'art de jouer de cet instrument. Très vite, Élisabeth montre d'étonnantes dispositions pour le clavier. À tel point que, dès l'âge de 5 ans, « la petite Jacquet », comme on la nomme alors, est présentée à la Cour et joue du clavecin devant le roi Louis XIV. Charmé, le Roi Louis confie l'éducation de la petite prodige à sa favorite du moment, Madame de Montespan, puis Madame de Maintenon.

Une tutelle dont Élisabeth, jeune fille accomplie et brillante, s'émancipe pour épouser le 23 septembre 1684 l'organiste Marin de la Guerre, organiste de l'église Saint-Séverin de Paris. Ils ont un fils qui meurt à l'âge de dix ans. . Ses prestations en société comme chanteuse et instrumentiste ne suffisent pourtant pas à la combler.

Alors, Élisabeth se met résolument à écrire, d'abord de courtes pièces qui sont jouées devant le Roi-Soleil ainsi qu'une brève musique de scène, créée en 1685 à la Cour et intitulé Les Jeux à l'Honneur de la Victoire. Suivent notamment un premier recueil de pièces de clavecin publié en 1687, un ballet en 1691, et une tragédie lyrique, Céphale et Procris, en 1694. Protégée du roi, toutes ses œuvres lui sont dédiées jusqu'à la mort du monarque en 1715.

Outre de nouveaux recueils de pièces pour clavecin, on doit également à Élisabeth Jacquet de la Guerre des sonates pour violon et basse continue – qui figurent parmi les toutes premières sonates écrites en France –, des sonates en trio, deux recueils comportant chacun six cantates bibliques en 1708 et 1711, trois cantates profanes, dont Le Sommeil d'Ulysse, le chef d'œuvre de Mademoiselle de La Guerre, et un Te Deum à grand chœur en 1721 pour la convalescence de Louis XV.

Elle meurt le 27 juin 1729 et est inhumée le lendemain en l'église Saint-Eustache au terme d'une vie de musique qui a fait d'elle la « première femme compositeur de l'histoire de France », voilà en tous cas ce qu'écrivait le Mercure Galant en 1691 à son propos.

1694 :*Céphale et Procris*, tragédie lyrique en cinq actes

1707 :*Pièces de clavecin qui se peuvent jouer sur le violon*

1708 :*Livre de Cantates françoises sur des sujets tirez de l'Écriture sainte*

1713 :*La musette ou les Bergers de Suresne*, divertissement pastoral

1721 :*Te Deum*

Hélène de Montgeroult

Lyon, 2 mars 1764-Florence, 20 mai 1836

Compositrice et pianiste française, reconnue comme étant une des meilleures interprètes de piano-forte et improvisatrices de son temps.

Elle est considérée par son biographe Jérôme Dorival, comme un pont entre classicisme et romantisme : elle « s'impose comme le chaînon manquant entre Mozart et Chopin »

Origines et fin de l'ancien régime

Hélène de Nervo est née le 2 mars 1764 à Lyon au sein d'une famille à la noblesse récente et non terrienne.

Elle aurait passé une partie de ses jeunes années à Paris, ville de baptême de son petit frère, né en 1765, et y aurait suivi les leçons de grands maîtres du clavier y ayant séjourné dans les dernières décennies de l'ancien Régime : Nicolas-Joseph Hüllmandel, Jan Ladislav Dussek et, de façon moins certaine, Muzio Clementi.

Son premier mariage l'a unie en 1784 au marquis André Marie Gautier de Montgeroult. Dans les dernières années de l'ancien Régime, les talents pianistiques de la marquise se sont exprimés dans quelques salons parisiens réputés tels que ceux de Madame Vigée-Lebrun, de la famille de Rochechouart, ou de Madame de Stael et de Madame de Genlis. En novembre 1785, Hélène de Montgeroult rencontre le violoniste Giovanni Battista Viotti avec lequel elle entretient une amitié artistique. Elle aurait également donné quelques leçons de piano au jeune Johann Baptist Cramer à cette époque.

Premières années de la Révolution française

Dans les premières années de la Révolution française, le marquis et la marquise fréquentent les cercles de révolutionnaires modérés, partisans de l'instauration d'une monarchie constitutionnelle, ainsi que certaines figures politiques importantes de l'époque (notamment Bailly). Ils sont notamment vus à la société des amis de la Constitution dès sa création, puis au club des Feuillants

Hélène de Montgeroult participe au programme musical du théâtre de Monsieur, puis du théâtre Feydeau dirigé par Viotti.

Le Château de Montgeroult.

Au cours de ces années, elle vécut au château de Montgeroult, dans plusieurs résidences de campagne à Montmorency et dans une maison rue du faubourg Saint Honoré à Paris. Madame de Montgeroult quitte finalement la France pour Londres en

juillet 1792 avec son mari avant de revenir à Paris en décembre de la même année en raison des mesures ayant suivies l'adoption des lois de confiscation des biens des émigrés.

Sous la Terreur

Alors que la marquise et le marquis de Montgeroult sont retenus loin de France, une lettre de dénonciation décrivant leur comportement et listant certains de leurs biens est adressée le 1er août 1793 aux jacobins de Paris. Selon les termes du citoyen Arlain son auteur : « Tous ces gens-là ne sont patriotes que quand ils ont peur ou besoin de la Nation ».

Il semble que la marquise ait perdu beaucoup de sa fortune pendant ces années troublées. Cependant, l'argent produit par une série de concerts à succès qu'elle donne en Angleterre à cette époque lui aurait permis d'acquérir le château de la Salle situé dans le canton de Senonches en 1794.

Mère et professeur

Le 11 février 1795, naît l'unique enfant de la Marquise: Aimé Charles His, dit Horace His de La Salle (1795–1878). Son père, Charles His (1769-1851), l'un des rédacteurs du Moniteur, reconnaît l'enfant par son mariage avec Hélène de Montgeroult le 1er juin 1797 (12 Prairial an V).

Le 3 août 1795 (16 thermidor an III), la Loi portant établissement d'un conservatoire de musique à Paris pour l'enseignement de cet art est promulguée et indique que l'institution recherche six professeurs de clavecin. Ayant été reçue au concours, Hélène de Montgeroult est nommée professeur de première classe en charge de la classe de piano hommes le 22 novembre 1795 par arrêté de nomination du 1er frimaire an IV. Il s'agit d'ailleurs à l'époque de la seule femme nommée professeur de première classe, catégorie d'artistes regroupant plusieurs instrumentistes célèbres de l'époque tels que Pierre Rode ou Pierre Gaviniès. Pour une telle fonction, le salaire annuel de la marquise, égal à celui de ses homologues masculins, est fixé à 2 500 francs.

Après deux ans et demi d'enseignement au sein de l'illustre institution, Hélène de Montgeroult démissionna le 22 janvier 1798 (3 Pluviose an VI), officiellement pour raisons de santé, au grand regret des responsables du Conservatoire.

Compositrice

Dès 1795, la marquise publie ses Trois sonates op. 1.

Au cours des années du Consulat et l'Empire, Hélène poursuit la composition et la

publication de son œuvre pour clavier. Elle publie en 1800 trois sonates pour piano opus 2, puis sa Pièce pour piano opus 3, le 25 août 1804. Les opus 4 et 5 de son œuvre, Trois fantaisies (perdus) et Trois sonates sont publiées entre 1804 et 1807. Cette dernière année est également celle de publication de ses 6 nocturnes opus 6. Enfin, le début des années 1810 voit l'achèvement de la conception et de la gravure de son Cours complet pour l'enseignement du fortepiano comprenant 114 études. Cet ouvrage eu un impact non négligeable sur de grands noms de la musique de la génération suivante, tels que Marmontel.

Outre la composition, la marquise continue de partager son art dans son Salon où elle réunit ses amis dans le cadre des « lundis de Mme de Montgeroult ».

À partir de 1826 sa santé commença à décliner si bien qu'elle quitta Paris en 1834 pour s'installer avec son fils en Italie : d'abord à Padoue, puis à Pise, puis enfin à Florence³⁶. Elle y mourut le 20 mai 1836 et fut enterrée dans le cloître de la Basilique Santa-Croce.

Œuvre

Catalogue des œuvres publiées

Elle compose entre 1788 et 1812 des œuvres pour piano, dont neuf sonates. Une de ses sonates, la sixième, fait appel à un « accompagnement de violon » et les Six Nocturnes de 1807, sur des textes de Metastase, associent la voix et le piano.

Elle anticipe le style pianistique de Chopin en prônant, quarante ans avant lui, de faire du chant le modèle du jeu pianistique, comme elle en rend compte dans sa préface, où le chant est un des motifs cardinaux du jeu pianistique idéal qui revient par toutes les expressions possibles:

Son grand œuvre est le Cours complet pour l'enseignement du pianoforte, entamé pour l'exercice de Johann Baptist Cramer, dont la première publication date probablement de 1816. Cette méthode progressive de 711 pages, comporte 972 exercices, 114 études, des Thèmes variés, trois fugues, une Fantaisie). Elle la commença vers 1788 et l'acheva en 1812.

Témoignages du jeu d'interprète

La marquise avait la réputation d'être une grande improvisatrice, et celle d'être « le meilleur pianiste de son temps » selon Louis François Dauprat. En effet dans ses « Souvenirs » écrits en 1835 Madame Élisabeth Vigée Le Brun, peintre attitrée et très aimée de la Reine Marie-Antoinette cite Hélène de Montgeroult disant qu'elle « faisait parler les touches ».

Analyse

La critique actuelle note que sa musique semble relier Haydn et Mozart à Schumann, Mendelssohn, Schubert ou encore Chopin.

La grande génération romantique lui est postérieure de près de cinquante ans : Schubert était même plus jeune que son propre fils (né en 1795). L'esthétique de la miniature ou du fragment, qui constitue la chair du piano romantique (Lieder ohne Worte, Mazurkas, Valses, Impromptus, Bagatelles, Pièces de caractère, formes mosaïques) est déjà centrale dans ses études. Il est vrai que le genre de l'étude pour piano est nouveau, et donc propice à toutes les inventions et aux plus grandes audaces. Ce sont des moments souvent fugaces, incarnant chacune une idée pédagogique, mais plus encore une invention musicale originale, expressive et inspirée. Elles sont précédées chacune d'Observations écrites par Hélène de Montgeroult qui sont remarquables par l'acuité didactique dont elles témoignent et par l'esprit d'analyse musicale dont elles représentent peut-être une des premières manifestations. Les autres méthodes de la même époque (Adam, Dussek et Pleyel, Türk) sont loin d'avoir le même développement que le Cours complet, et donnent assez peu de morceaux de musique, sur lesquels ils ne font d'ailleurs aucun commentaire analytique.

Fanny Mendelssohn

Il était une fois un frère et une sœur : Félix et Fanny. Tous deux étaient porteurs d'un nom prestigieux : Mendelssohn. Pour lui comme pour elle, la musique fut une passion ; ils lui consacrèrent leur existence. Dans la lumière pour Félix. Dans l'ombre de son frère pour Fanny...

Connue aussi sous le nom de Fanny Hensel, elle est née à Hambourg le 14 novembre 1805 et morte à Berlin le 14 mai 1847.

Biographie

Élevée dans l'atmosphère cultivée de l'intelligentsia berlinoise, de père banquier et de mère petite-fille d'entrepreneur, elle reçoit une excellente éducation de sa mère, puis étudie le piano et la composition. Malgré les origines juives de la famille, Fanny et ses frères furent élevés comme des chrétiens. Très tôt, comme son frère, elle manifeste des dons musicaux. Son père et ensuite son frère l'empêcheront néanmoins de se consacrer totalement à sa première passion, la musique. Fanny pourtant composa très jeune, se révélant être une pianiste extrêmement douée. À 15 ans, Fanny, de quatre ans l'aînée de Félix, manifestait des dispositions exceptionnelles pour la musique.

Interprète de talent et compositeur en devenir, elle était appelée à devenir la première grande dame de la musique allemande*, une artiste de tout premier plan, à l'égal des Moscheles, Schumann ou Weber. Passionnée par l'exercice de son art, la jeune fille aspirait de tout son être, sinon à cette consécration, du moins à une carrière professionnelle. Une ambition qu'elle partageait avec son cadet Félix – alors âgé de 11 ans – qui montrait les mêmes étonnantes capacités créatrices que sa sœur. C'est alors que Fanny reçut de son père une terrible lettre au cours du mois de juillet 1820. En quelques mots empreints d'une pensée digne de Rousseau, le riche banquier Abraham Mendelssohn Bartholdy brisa les rêves de sa fille : « *La musique deviendra peut-être un métier pour Félix, alors que pour toi elle doit rester seulement un agrément mais en aucun cas la base de ta vie et de tes actes. (...) Ta joie sincère devant les louanges dont bénéficie Félix démontre qu'à sa place tu en aurais mérité autant. Reste fidèle à ces sentiments et à cette conduite car ils sont féminins, et seul ce qui est féminin peut être un attrait pour ton sexe.* »

On ne discutait pas la volonté paternelle chez les Mendelssohn. Et c'est ainsi que Fanny, en plein essor créatif, fut définitivement écartée d'une carrière professionnelle que son talent exceptionnel laissait présager. Et cela d'autant plus qu'empêchée par son père, elle dut également subir par la suite la volonté de ce frère auquel elle voua toute sa vie une grande admiration mais qui ne fit rien pour la sortir du rôle d'auxiliaire auquel l'avait reléguée la volonté d'Abraham Mendelssohn. Un rôle subalterne auquel était alors vouées les femmes, tous milieux confondus, dans une Allemagne qui ne se départit de cette pesante discrimination qu'au lendemain de la 2e Guerre mondiale, après l'avoir parfois érigée jusqu'à la caricature, à l'image de la fameuse règle des **trois K** – « *Kinder, Küche, Kirche* » (les enfants, la cuisine, l'église) – qui connut son apogée sous le régime nazi.

Une preuve de son talent pourrait être l'apprentissage par cœur des préludes du Livre 1 du Clavier bien tempéré de Bach. Fanny entretient une relation très proche avec son frère Félix, de trois ans et demi son cadet. Il n'était pas rare que ce dernier aille chercher des conseils en matière de composition auprès de sa sœur, dont il respectait le goût musical. Plus tard, il encouragea le travail de composition de sa sœur, sans néanmoins l'inciter à s'y consacrer totalement.

Au début des années 1820, les Mendelssohn organisent les concerts dans leur maison berlinoise ouverts à un cercle restreint d'amis et de connaissances : les **Sonntagsmusiken**, qui continuent à avoir lieu chez Fanny après son mariage avec **Wilhelm Hensel**. Ce sont pour Fanny les seules occasions de se produire devant un public : elle y dirige une vingtaine de choristes et l'orchestre de la Hofkapelle dans des

oratorios et des extraits d'opéra, et joue de la musique de chambre ou se produit comme pianiste : Bach, Mozart, Beethoven, Weber, son frère Felix Mendelssohn figurent au programme, ainsi que ses propres œuvres. Avec le temps, les *Sonntagsmusiken* deviennent le rendez-vous de toutes les personnalités du Berlin culturel : les frères **Humboldt**, **Franz Liszt**, **Clara Wieck-Schumann**, **Johanna Kinkel**, **Heinrich Heine** sont les habitués des lieux.

Elle épouse en 1829 le peintre Wilhelm Hensel, dont elle aura un fils, Sebastian Ludwig Felix, le nom de ce dernier provenant des compositeurs favoris de Fanny. Son mari l'encourage à jouer, et contrairement à son père et son frère, l'incite à publier ses œuvres.

En 1839, Fanny Mendelssohn séjourne avec son mari à Rome. L'année passée en Italie est pour elle l'une des plus heureuses de sa vie: elle y rencontre l'estime de nombreux musiciens qu'elle fréquente pour ses talents de compositrice et interprète. Charles Gounod nous parle de Fanny comme d'une musicienne incomparable, une pianiste remarquable et une femme d'un esprit supérieur. Le mariage de Fanny avec le peintre Wilhelm Hensel en 1829 – elle était âgée de 24 ans – ne la détourna pas de la musique. Bien au contraire, le mari de Fanny l'encourageait, et sans aucun doute eût-il été ravi qu'elle publiât des propres œuvres. Mais son frère s'y opposa avec fermeté, reprenant le flambeau de la volonté paternelle. Tout juste accepta-t-il de mêler 6 des *lieder* de Fanny à ses propres opus 8 et 9, preuve évidente qu'il les jugeait dignes d'y figurer. À juste titre d'ailleurs comme le montra l'éloge fait par la reine Victoria à l'un de ces *lieder*, écrit de la main de... Fanny. Le comble dans cette absurde discrimination est que Félix éprouvait pour sa sœur une profonde affection qui ne se démentit jamais, mais son éducation et les préjugés sur le statut des femmes hérités de son père l'empêchèrent jusqu'au bout de lui donner la chance que son talent méritait.

À partir de 1843, elle supervise les concerts du dimanche matin à l'Elternhaus (orphelinat) de Berlin. Elle meurt d'une crise d'apoplexie à l'âge de 41 ans.

Musicienne talentueuse, Fanny Mendelssohn-Hensel aurait certainement été une des figures les plus marquantes du romantisme allemand, si sa condition sociale, et l'interdiction formelle de son père et de son frère d'exercer son art, n'avaient pas anéanti sa carrière.

C'est seulement à la fin de sa vie que Fanny s'oppose à l'interdiction de son frère de publier ses œuvres. En un an, elle publie les *lieder*, les œuvres pour piano et les œuvres vocales pour chœur, avant d'être emportée par une attaque lors de la

répétition pour une Sonntagmusik. Son mari poursuit la publication de ses œuvres après sa mort, et c'est seulement en 1987 que Furore Verlag complète le catalogue avec des œuvres qui sont restées non-publiées depuis le milieu du XIX e siècle.

-
- Six Lieder pour voix avec accompagnement de Pianoforte, op. 1
- Quatre Lieder pour le Pianoforte, vol. 1, op. 2
- Gartenlieder. Six chants pour Soprano, Alto, Ténor et Basse, op. 3
- Six Mélodies pour le Piano, vol. 1, op. 4
- Six Mélodies pour le Piano, vol. 2, op. 5
- Quatre Lieder pour le Pianoforte, vol. 2, op. 6
- Quatre Lieder pour le Pianoforte, op. 8
- Six Lieder avec accompagnement de Pianoforte, op. 9
- Cinq Lieder avec accompagnement de Pianoforte, op. 10
- Trio pour Pianoforte, Violon et Violoncelle, op. 11

Fanny Mendelssohn mourut à 42 ans, le 4 mai 1847, victime d'un accident vasculaire cérébral. Six mois plus tard, Félix, douloureusement chagriné par le décès de sa sœur, disparaissait à son tour dans les mêmes conditions après avoir écrit un dernier quatuor en hommage à cette sœur qu'il chérissait mais dont il avait largement contribué à stériliser l'élan créateur.

L'œuvre de Fanny, n'en comprend pas moins de 400 pièces, pour l'essentiel des *lieder* et des pièces pour le piano ou l'orgue, mais également de la musique de chambre, des cantates et un oratorio. Seul un petit nombre de ces œuvres figure dans la discographie, un oubli qui sera probablement réparé dans les années à venir. Ce ne serait que justice si l'on en croit Charles Gounod qui, à la mort de son amie Fanny déclara : « Madame Hensel a été une musicienne inoubliable, une excellente pianiste et une femme d'une intelligence supérieure. Elle était petite et mince, mais le feu qui brûlait dans ses yeux révélait une extraordinaire énergie. Comme compositeur, elle a été exceptionnellement douée. »

Loin des carcans sociaux discriminatoires de notre planète, peut-être Fanny Mendelssohn compose-t-elle désormais pour les chœurs célestes à égalité avec ce frère qu'elle a tant aimé et à la carrière duquel elle s'est sacrifiée ?

** Quelques rares femmes-compositeur s'étaient déjà illustrées en Europe, et cela dès le 17e siècle pour Barbara Strozzi et Francesca Caccini en Italie, ainsi qu'Élisabeth Jacquet de la Guerre en France. Mais en Allemagne, aucune femme n'avait encore réussi à*

inscrire son nom dans le gotha des musiciens germaniques. Fanny Mendelssohn et Clara Schumann seront les premières, mais également les seules du 19e siècle, à connaître une certaine notoriété, imitées en France par Louise Farrenc et Cécile Chaminade.

Fanny Mendelssohn en 6 dates :

- 1820 les Mendelssohn initient les Sonntagsmusiken, que Fanny perpétrera jusqu'à la fin de sa vie
- 1827 et 1830 Publie cinq lieder et un duo pour voix et piano sous le nom de son frère Felix, dans son recueil Liederheften op. 8 et 9
- 1829 épouse Wilhelm Hensel
- 1839/40 séjour à Rome
- 1846 publie ses opus 1 à 7
- 1850 son mari fait publier une partie de ses œuvres

Fanny Mendelssohn en 6 œuvres :

- Lieder
- Das Jahr, cycle pour piano
- Trio pour piano op. posth. 2
- Ouverture pour orchestre
- Oratorio Musik fuer die Toten der Cholera-Epidemie
- Hero und Leander pour Soprano, Piano et Orchestre

Clara Schumann

Née Wieck à Leipzig le 13 septembre 1819 et décédée le 20 mai 1896 à Francfort-sur-le-Main, épouse du compositeur romantique Robert Schumann, elle est considérée comme l'une des plus grandes pianistes du XIXe siècle.

Enfance et adolescence

Son père, célèbre professeur de piano, fait d'elle une concertiste prodige dès l'âge de 9 ans.

En 1827, l'année de ses 8 ans, elle a déjà rencontré son futur époux,, qui étudie auprès de son père : lui est âgé de 17 ans. Clara donne son premier concert au Gewandhaus de Leipzig, où elle est remarquée par Goethe. En tournée à Paris, elle connaît un triomphe. Dès 1829, Clara publie ses premières œuvres, Quatre Polonaises. Entre 1834

et 1836, elle compose les Soirées musicales, qui connaissent un grand succès notamment auprès de Liszt.

L'épouse du compositeur

À l'âge de 16 ans, elle s'éprend de Robert Schumann. Celui-ci demande sa main à son père lorsque la jeune fille atteint sa 18^e année. Mais Wieck s'oppose vigoureusement à leur mariage. Les amoureux sont séparés de force, mais communiquent par le biais d'amis et de messages musicaux dans les concerts de Clara. Le mariage est finalement célébré en 1840 à Schönefeld en exécution d'une décision judiciaire. Huit enfants vont naître de leur union, ce qui a pour conséquence de ralentir sérieusement le parcours musical de Clara.

L'interprète de Robert

Première interprète des œuvres de son mari, elle fait connaître et apprécier sa musique dont, selon ce dernier, elle est alors la seule à bien comprendre les délicatesses. Clara est elle-même l'auteur d'une quarantaine d'œuvres, mais elle a en partie négligé la composition au profit du piano et de son rôle d'inspiratrice auprès de son mari. Elle est considérée comme l'une des plus grandes pianistes du XIX^e siècle.

Très complice, le couple écrit un journal intime à quatre mains, précieux document qui nous est parvenu.

En 1854, Robert Schumann est interné. Veuve dès 1856, Clara devient l'amie, la conseillère et l'inspiratrice de Brahms, mais elle affirme désormais que ses seuls moments de bonheur sont ceux où elle joue ou écoute la musique de son cher disparu.

De 1881 à 1893, elle établit une édition complète des travaux de son mari, dont elle ne cesse de défendre l'œuvre. C'est précisément en écoutant son petit-fils, Ferdinand, interpréter une œuvre de son célèbre aïeul (Romance en fa majeur, op. 28 no 2) qu'elle meurt le 20 mai 1896, ayant enduré vers la fin de sa vie des problèmes de surdité. Elle est enterrée aux côtés de son mari au Vieux-Cimetière de Bonn.

Quelques œuvres

- Concerto pour piano en la mineur, avec accompagnement d'orchestre op. 7
- Variations sur un thème de Robert Schumann pour piano, « Ihm gewidmet » op. 20
- Schwäne kommen gezogen
- Scherzo pour orchestre

- Concerto pour piano en fa mineur (inachevé)
- Praeludium and Praeludien für Schueler (Improvisations) (1895)

Cadences pour concertos :

Beethoven : Concerto pour piano en do mineur, opus 37, cadence pour le premier mouvement (1868)

Beethoven : Concerto pour piano en sol majeur, opus 58, cadences pour les mouvements 1 et 3

Avec Fanny Mendelssohn ou Clara Schumann, **Louise Farrenc** 1804-1875 fait partie des grandes compositrices de la période romantique. Avec le soutien de son mari, Aristide Farrenc et d'autres grands musiciens de son temps, elle réussit une carrière de pédagogue et de compositrice. Ses œuvres furent jouées de son vivant, et remportèrent l'admiration du couple Clara-Robert Schumann.

Louise Farrenc est fille et soeur des sculpteurs Jacques-Edmé Dumont et Auguste Dumont. Entourée d'artiste, elle montre très vite des dispositions pour la musique, en particulier pour le piano. Elle commence son apprentissage auprès d'une élève de Muzio Clementi, pianiste et compositeur italien. Elle aurait ensuite parfait sa formation auprès des grands pédagogues et compositeurs Johann Nepomuk Hummel et Ignaz Moscheles, et surtout auprès d'Anton Reicha au conservatoire de Paris.

Elle commence sa carrière de professeur de piano dès 1842 en donnant des cours à la duchesse d'Orléans. Cette même année, elle obtient une classe au Conservatoire national de Paris, activité qu'elle exerce jusqu'en 1872. Louise Farrenc consacre très vite son temps à la composition. Son mari, Aristide Farrenc, flûtiste et compositeur, fervent admirateur des dons de son épouse, est un véritable soutien et ils décident ensemble d'éditer sa musique : des œuvres de musique de chambre, trois symphonies, des œuvres pour piano seul. Ils ont également l'énorme projet d'une anthologie de la musique pour piano couvrant le répertoire du 16ème au 19ème siècle.

Pauline Viardot.

Née Pauline Garcia le 18 juillet 1821 à Paris où elle est morte le 18 mai 1910

Pauline Viardot est la fille du ténor espagnol Manuel Garcia, et la sœur de Maria Malibran, elle aussi cantatrice, décédée en 1836 à l'âge de 28 ans.

Pauline commence ses études de musique par le piano, avec Franz Liszt. Elle donne son premier récital en 1838, et débute sur une scène d'opéra l'année suivante dans le rôle de Desdémone (Otello de Rossini)

Moins virtuose sur le plan strictement vocal que sa défunte sœur, dont elle était supposée prendre la relève, elle parvient cependant à s'imposer par des dons dramatiques, intellectuels et musicaux. Elle poursuivra aussi une activité de pianiste, jouant notamment à plusieurs reprises à quatre mains avec Clara Schumann.

En 1840, elle se marie avec Louis Viardot, critique et directeur du Théâtre des Italiens. Elle a une vie de famille heureuse ; ses enfants mèneront aussi une carrière artistique : son fils Paul comme violoniste, sa fille Louise-Héritte, comme compositrice et écrivain et ses deux autres filles comme cantatrices.

Quelques années lui suffisent pour s'imposer. Meyerbeer lui offre son rôle le plus écrasant, Fidès dans Le Prophète ; Berlioz crée pour elle une version en français pour mezzo-soprano de 'Orphée de Gluck en 1859. Gounod compose à son intention l'opéra Sapho, et son air célèbre « Ô ma lyre immortelle » ; Saint-Saëns lui dédie Samson et Dalila etc.

Ayant renoncé à la scène en 1863, Pauline Viardot se consacre à la composition (plusieurs opérettes, dont Cendrillon, sur des livrets de Tourgueniev, et à l'enseignement du chant, qu'elle dispense uniquement à des élèves de sexe féminin, au Conservatoire national de Paris.

Génie musical et théâtral, elle disparaît presque nonagénaire, emportant avec elle le timbre d'une voix que Saint-Saëns a comparé à un goût : celui des « oranges amères ».

Tout au long de sa carrière, elle encouragea de jeunes talents comme Gounod, Fauré, Massenet...

L'écrivain russe Tourgueniev et Pauline Viardot furent amis-amants plusieurs dizaines d'années. Leurs résidences de campagne, à Bougival, séparées mais construites sur le même terrain, sont devenues des musées. La Villa Viardot est un lieu important de concerts et de master-classes.

Marie Jaëll

Née à Steinseltz (Alsace) 17 août 1846 ; morte à Paris 4 février 1925. Elle est issue d'une famille d'agriculteurs aisés. Sa mère organise ses études de piano et ses concerts. Elle suit ses premiers cours de piano avec le français F. B. Hamma, professeur

de piano, de chant et compositeur à Stuttgart. Ce dernier organise la première audition publique de Marie Jaëll le 14 décembre 1855.

En décembre 1856 elle est présentée à Henri Herz (1803 ou 1806-1888), compositeur, virtuose et professeur de piano d'origine viennoise au Conservatoire de Paris. Il est un des premiers pianistes d'Europe à se produire aux États-Unis dans les années 1845-1851. Il est aussi l'inventeur d'un Dactylion, instrument qui sert à donner plus d'étendue à la main, délier et fortifier les doigts, et à rendre le jeu plus égal et harmonieux. Elle entre au Conservatoire de Paris en 1862 et obtient un premier prix de piano après 4 mois de cours.

Le 9 août 1866 elle épouse le célèbre pianiste Alfred Jaëll (1832-1882), élève de Czerny en relation avec Chopin, Brahms, Nikolai Rubinstein et Liszt, de 15 ans son aîné. Ils s'installent à Paris. Ils donnent ensemble de nombreux concerts en Europe : France, Allemagne, Angleterre, Italie, Irlande, Hollande, Belgique, Hongrie, Russie.

La guerre de 1870 exacerbe les sentiments nationalistes de Marie Jaëll, et mettra fin aux concerts en Allemagne et aux projets d'Alfred d'enseigner au Conservatoire de Leipzig en succession à Moschelès ou de prendre la direction la *Neue Zeitschrift für Musik*, fondée par Schumann.

A partir de 1870, elle suit quelques cours de composition avec César Franck, puis avec Camille Saint-Saëns qui représente pour elle l'école française. Elle entretient avec lui une étroite amitié et une abondante correspondance. Vers 1871, Liszt, par l'entremise d'Alfred Jaëll fait éditer les Valses à quatre mains de Marie Jaëll et les joue à Bayreuth avec Camille Saint-Saëns.

Dans les années 1880, elle crée et joue à Paris les parties de piano de plusieurs de ses oeuvres. En 1887, à demande et parrainée par Saint-Saëns et Fauré, elle est admise comme membre actif à Société des compositeurs de musique.

En 1891 et 1892, elle donne en six concerts l'intégrale de l'oeuvre pour piano de Liszt Salle Pleyel. En 1893, toujours salle Pleyel elle joue l'intégrale des 32 sonates de Beethoven ; en 1902, salle Erard, l'essentiel de la musique pour piano de Schumann en 6 concerts.

Vers 1895 elle entreprend l'élaboration de sa méthode d'enseignement du piano, basée sur son expérience personnelle, une introspection systématique et une interprétation personnelle de données issues de la psychologie et de la physiologie. Elle suit des cours de psychologie à la Sorbonne collabore à quelques expériences avec le psychologue et directeur de l'hôpital psychiatrique de Bicêtre Charles Féré grande figure du

temps, élève de Charcot qui publie en 1887 *Mouvement et sensation*, une étude de « psycho- mécanique ».

La méthode de Marie Jaëll tend à s'opposer au mécanisme alors à l'honneur et vise à la maîtrise mentale du jeu tactile. Son idée maîtresse est que les lignes papillaires (les empreintes digitales) doivent former des enchaînements harmonieux en relation avec l'harmonie du touché et du rendu sonore. Elle mène une série d'expériences en appliquant les doigts encrés sur des claviers virtuels en carton.

Femme excessive et souvent emportée, à l'imagination foisonnante, ses livres sont extrêmement minutieux et montrent des qualités rares à conceptualiser : selon elle il y a deux genres de surdité musicale : celle qui consiste à ne pas entendre les relations qui existent entre les différents sons, celle qui consiste à ne pas entendre les relations qui existent entre les différents timbres.

Cécile Chaminade 1857-1944

Née dans une famille aisée, Cécile Chaminade révèle très jeune des dons musicaux que sa famille s'empresse de cultiver. Elle travaille en privé avec Le Couppey, Augustin Savard, et Martin-Pierre Marsick. Elle reçoit les encouragements de Saint-Saëns et Chabrier tandis que Bizet, un ami de la famille, l'encourage à se présenter au Conservatoire. À dix-huit ans, elle donne son premier concert. En 1901 elle épouse Louis-Mathieu Carbonel, éditeur de musique.

Après un timide début avec la première de son Trio no 1 pour violon, violoncelle et piano, opus 11 (1880), elle donne, en 1888, trois partitions symphoniques : le ballet *Callirhoë*, opus 37 à Marseille, un *Concerstück* pour piano et orchestre, opus 404 et une symphonie dramatique avec chœurs intitulée *Les Amazones*, opus 26 à Anvers.

Sa production est importante et on peut citer les ouvrages suivants : une Suite d'orchestre (1881), un opéra-comique *La Sévillane* opus 10 (1882), un Trio no 2 pour violon, violoncelle et piano, opus 34 (1887) et sur commande du conservatoire un *Concertino* pour flûte et orchestre op. 107, sa dernière œuvre symphonique.

Son œuvre comporte également 200 pièces pour piano de style romantique

Elle compose aussi environ 150 mélodies dans le style de salon.

Elle débute aux États-Unis en interprétant son *Concerstück* avec l'orchestre de

Philadelphie en 1908.

Cécile Chaminade a été une concertiste appréciée particulièrement en France et en Angleterre.

Elle est enterrée au cimetière de Passy.

Distinctions

- Officier d'académie (30 janv. 1886)
- Officier de l'Instruction publique (30 janv. 1892)
- Chevalier de la Légion d'honneur (promotion du 14 juillet 1913) Elle est la première musicienne à recevoir cette distinction.

Enregistrements

Cécile Chaminade a enregistré plusieurs pièces sur rouleaux.

L'ensemble vocal féminin amateur Ligérianes a produit un CD de 16 chants jamais enregistrés (dont les poèmes évangéliques) pour chœur de femmes et piano (pianiste Léa Ravaud) en novembre 2011.

Alma Mahler

Née à Vienne (Autriche) le 31 août 1879, morte à New York le 11 décembre 1964.

Fille d'un peintre paysagiste célèbre, Emil Jacob Schindler (1845-1892), installé près de Vienne, elle est élevée dans un milieu où se rencontrent les membres de l'élite et de l'avant-garde artistique, particulièrement le mouvement Sezession (Cécession), avec des plasticiens et architecte tels Otto Wagner, Josef Hoffmann, Koloman Moser, Joseph Maria Olbrich ou Gustav Klimt qui éditent une revue « Ver Sacrum ». Des écrivains et des musiciens fréquentent aussi la maison tels Arthur Schnitzler, Alban Berg, Hugo van Hofmannsthal. Après le décès de son père, sa mère se remarie avec Carl Moll, peintre et élève de Schindler.

Dès l'âge de 10 ans, elle suit des cours de composition et de piano avec le pianiste et organiste aveugle Joseph Labor (1842-1924), puis avec Alexander Zemlinsky (1871-1952). Elle compose par prédilection des lieder. Elle est une excellente pianiste.

En 1901, lors d'une soirée chez Bertha Zuckerkandl (épouse d'un anatomiste de renom et belle-sœur de Georges Clemenceau) elle fait la connaissance de Gustav Mahler arrivé à Vienne depuis peu.

"Dès le premier instant, Mahler m'observa attentivement, non seulement à cause de mon visage que l'on aurait pu trouver « beau » à cette époque-là, mais aussi à cause de mon air piquant. A travers ses lunettes il m'étudiait longuement et minutieusement. Le dernier invité arrivé, nous passâmes à table. J'étais assise entre Klimt et Burckhard et nous formions un trio très gai, riant beaucoup. De l'autre côté de la table, Mahler observait et écoutait, discrètement tout d'abord et ensuite ouvertement. A la fin il dit tout haut avec envie: « Ne pourrions-nous pas aussi profiter des plaisanteries? » Son infortunée voisine de table fut totalement ignorée ce soir-là!"

Le mariage a lieu dans l'intimité le 9 mars 1902. Gustav Malher lui demande de cesser de composer (il s'appropriera une partie des musiques de son épouse). Ils ont deux filles. Maria, née en 1902 meurt à l'âge 5 ans des suites d'une scarlatine compliquée d'une diphtérie. Anna (1904-1988), élève de Giorgio Chirico à Rome deviendra sculpteur. Dans les années 1910 Alma a une liaison avec l'architecte Walter Gropius (1883-1869), l'inventeur du Bauhaus, qui pousse Gustav Malher à consulter Freud alors en vacances en Hollande à Leiden. Elle reprend la composition et Mahler corrige ses œuvres. Ce dernier décède à Vienne le 18 mai 1911.

5 Lieder sont édités chez Universal en 1910

Elle a une liaison avec le peintre et dramaturge Oskar Kokoschkas (1886-1980) puis se marie avec Walter Gropius le 18 août 1915. Ils ont une fille, Manon qui décède en 1934 des suites de la poliomyélite (paralysie de la colonne vertébrale). Alban Berg, proche de la famille lui dédiera son œuvre pour violon, le Concerto à la mémoire d'un ange.

Franz Werfel

Elle quitte Gropius pour l'écrivain Franz Werfel. Leur fils Martin, né prématurément meurt en bas-âge en le 15 mai 1919. Elle se marie avec Werfel le 6 juillet 1929. Ils fuient le nazisme et se fixent après plusieurs destinations aux États-Unis. Werfel meurt le 26 août 1945 à Beverly Hills. En 1952, elle s'installe à New York où elle est jusqu'à sa mort une figure importante de la vie artistique.

On ne conserve que 14 Lieder.

Lili et Nadia Boulanger : deux sœurs de légende

« Il y a des noms qui échappent au cyclone de l'indifférence, à l'ogre de l'actualité : le nom de Nadia Boulanger en est le type car il se place à un point de noblesse qui le rend invisible au médiocre » Jean Cocteau en 1957

Nadia Boulanger naquit à Paris le 16 septembre 1887, d'une mère russe mélomane, et d'un père, prix de Rome à 19 ans, professeur au conservatoire de Paris.

La jeune Nadia Boulanger, qui entend des notes et pense en notes, peut-être parce qu'elle savait lire avant de connaître les lettres de l'alphabet, entre à neuf ans au conservatoire, pour en sortir à seize, après avoir été l'élève de Louis Vierne et de Gabriel Fauré, munie des premiers prix d'orgue, d'accompagnement au piano, de fugue et de composition.

Sa sœur Lili, de six ans sa cadette, d'une sensibilité aiguë, manifeste elle aussi très tôt des dons exceptionnels. Nadia, à la manière d'un grand frère, lui enseigne l'harmonie et le contrepoint. Lili de santé fragile, gravement gaie, travaille avec une volonté irréductible, et compose bientôt avec génie, à Gargenville dans « ses » Maisonnettes qu'elle aime tant.

Elle étudie au Conservatoire avec Paul Vidal, ancien ami de Claude Debussy et de Franz Liszt.

En 1914, Lili Boulanger part pour l'Italie rejoindre les lauréats du prix de Rome à l'Académie de France à Rome (Villa Médicis) Elle remporte le prix avec sa cantate Faust et Hélène.

Durant ce premier séjour de quatre mois — écourté par l'éclatement de la Première Guerre mondiale —, elle entame la rédaction de ses trois Psaumes (les Ps. XXIV, CXXIX, CXXX), ainsi que sa Vieille prière bouddhique, œuvres qui ne seront achevées qu'en 1917. En décembre 1915, grâce au soutien du Comité franco-américain du Conservatoire national de musique et de déclamation, elle fonde avec sa sœur Nadia la Gazette des classes de composition du Conservatoire, qui permet aux musiciens engagés dans la guerre d'échanger des nouvelles. Dix numéros seront publiés jusqu'en juin 1918. En 1918, sur son lit de mort, elle dicte à sa sœur Nadia son ultime œuvre, le Pie Jesu. Atteinte de tuberculose intestinale, liée à la maladie de Crohn, elle meurt à l'âge de vingt-quatre ans le 15 mars 1918, précédant de dix jours Claude Debussy.

Elle repose, ainsi que sa sœur, au cimetière de Montmartre.

Ses compositions incluent des pièces orchestrales ou pour piano, orgue, violon, violoncelle, hautbois ou flûte et, surtout vocales sur des poèmes de Jammes, Maeterlinck ou Musset. Le diagnostic précoce de sa maladie semble avoir accru sa créativité et ses nombreuses œuvres, d'inspiration biblique ou mystique, semblent marquées par son tragique destin. Beaucoup sont restées inachevées ou sont perdues.

Augusta Holmès

Née à Paris 16 décembre 1847, morte à Paris 28 janvier 1903.

Son père est major de l'armée anglaise, et possédait des terres en Irlande. Suite au marasme économique, il revend ses possessions, et comme beaucoup d'anglais à cette époque, s'installe en France.

1855, 8 ans après la naissance d'Augusta, la famille s'installe 8 rue de l'Orangerie à Versailles. Augusta Holmès y suit des cours de piano avec une demoiselle Peyronnet dont on ne sait rien. Elle étudie l'harmonie avec Henri Lambert, l'organiste de l'église de Versailles. Avec le célèbre clarinettiste Hyacinthe Klosé, elle étudie l'orchestration.

Elle commence à se produire et à présenter ses compositions au public versaillais à vingt ans, vers 1866

Son père décède en 1869, année où Augusta devient la compagne de Catulle Mendès (1841-1919), écrivain prolifique très en vogue, directeur de journaux littéraires, actif dans le mouvement poétique dit du « Parnasse ».

Augusta Holmès est naturalisée française en 1871, et à la même époque fait partie des proches de César Franck, duquel elle suit les cours jusqu'en 1875-1876. Elle fait une grande impression sur le compositeur dont on pense retrouver l'émotion dans Les Trois pièces héroïques. Il lui dédie en 1890 son Troisième choral pour orgue.

En 1870, elle rend visite à Wagner en compagnie de Catulle Mendès. Elle reprend du maître de Bayreuth l'habitude de composer elle-même ses livrets et poèmes mis en musique.

Elle gagne les milieux parisiens vers 1870, se distingue par la ferveur qu'elle porte à la musique de Wagner, fait une forte impression et devient rapidement une célébrité. Pougin la décrit comme une jeune femme d'une beauté rayonnante, à l'opulente chevelure blonde, au regard clair, perçant et assuré, à l'allure fière et décidée. Elle fera l'admiration de Liszt, Wagner, Gounod et de Saint-Saëns dont elle repousse une demande en mariage tout en liant avec lui une amitié durable.

13 février 1878, elle obtient une mention honorable au concours de symphonie chorale de la ville de Paris.

Dans les années 1880 elle s'attache à des thèmes nationalistes et compose des poèmes symphoniques tels que Lutèce, Irlande, Pologne et Ludus pro patria. En 1880, son poème symphonique Les Argonautes, reçoit la mention très honorable au Prix de la ville de Paris (le premier Prix est remporté par Duvernoy avec La Tempête)

Vers 1884 (?), dégradation des rapports avec Catulle Mendès. La séparation se fera en 1886 (?) Catulle garde à sa charge les enfants (dans une lettre à Chabrier, Catulle Mendès évoque 17 années de compagnonnage dont 15 d'amour). Augusta Holmès publie des traductions de poésies de Charles Swinburne dans la « République des lettres ». Un second compagnon semble être à ses côtés : Eugène Cougoul dont on ne sait rien. En 1888, son ode symphonique *Ludis pro patriâ* est un succès.

Elle obtient en 1889 une commande officielle, destinée aux festivités de l'Exposition Universelle, pour commémorer le centième anniversaire du soulèvement parisien de 1789. Elle compose alors les paroles et la musique de l'Ode triomphale.

En 1895, la création de son opéra *La montagne noire* (composé en 1884) à l'Opéra de Paris est un échec. L'œuvre ne tient que 13 représentations. L'opéra sera monté au Covent Garden et au Metropolitan Opera

Elle se lie d'amitié et entretient une correspondance avec Mery Laurent (1849-1900), amie intime de Mallarmé et de Manet, maîtresse, modèle et inspiratrice de nombreux artistes qui fréquentaient son salon parisien (Nana, de Zola, Odette Swann, de Proust)

En 1899, elle prend le parti réactionnaire de Déroulès et prend cause pour les « anti-dreyfusards ».

En 1901 elle se convertit au catholicisme en prend pour prénom Patricia.

Sofia Goubaïdoulina

Sofia Asgatovna Goubaïdoulina est née le 24.10.1931 à Tchistopol, U.R.S.S., résidant en Allemagne depuis 1991, tout en gardant la citoyenneté russe. Elle est l'auteur d'une centaine d'œuvres allant de la symphonie au concerto, de la musique de chambre aux œuvres pour la scène, la musique de film et la télévision

Sofia Goubaïdoulina effectue ses études musicales au Conservatoire de Kazan, où sa famille a déménagé en 1932. Elle étudie dès 1949, avec Grigory Kogan (piano) et Albert Leman (composition) et en sort diplômée en 1954. Elle poursuit son cycle au conservatoire de Moscou pour étudier le piano et la composition avec. Pendant ces mêmes années, de 1954 à 1959, elle est assistante de Chostakovitch. Après son diplôme supérieur en 1963 et avoir été reçu au sein de l'union des compositeurs, elle étudie la composition . Sa première œuvre importante, un quintette avec piano y fut créée en

1958. Compositeur indépendant, « elle puise son inspiration aux sources de la poésie et de la spiritualité » ce qui rend parfois ses relations difficiles avec l'Union des compositeurs soviétiques.

Entre 1963 et 1985, elle composera dix-neuf musiques de film. En 1969 et 1970, Sofia Goubaïdoulina fonde un studio expérimental de musique électronique et est membre de l'Ensemble Astreya (1975–1981), avec les compositeurs Viatcheslav Artiomov et Viktor Sousline (depuis 1991) avec qui elle improvise sur des instruments rares d'Europe de l'Est, ainsi que sur des instruments rituels. Elle compose en 1972 *Stufen*, symphonie en sept mouvements, et en 1976 *L'heure de l'âme* sur un poème de Tsvetaïeva. En 1981, le violoniste Gidon Kremer interprète son concerto *Offertorium* et la fait connaître du monde musical international. Outre Kremer, d'autres artistes ont été séduits par son œuvre, tels que le Kronos Quartet, le Quatuor Arditti, Valery Popov, Vladimir Tonkha, les chefs d'orchestre Simon Rattle, Guennadi Rojdestvenskii et les solistes Mstislav Rostropovitch et Anne-Sophie Mutter. Cette dernière, lors de la découverte du concerto pour violon qui lui est dédié *In Tempus praesens* (2007), a dit : « Ce fut, sans exagérer, la plus grande expérience que j'ai vécu avec une partition contemporaine. Cette pièce est d'une extrême densité émotionnelle ».

Elle est influencée par ses origines tatares, qui ont un profond effet sur ses œuvres, et toutes formes de musiques rituelles, par la mystique chrétienne et la philosophie orientale, qui se reflètent dans le choix de ses titres ou l'usage de textes latins, allemands et italiens. Elle a reçu de nombreux prix, dont le prix international du disque Koussevitzky (1989 et 1994), le prix Franco Abbiato (1991) et le prix de l'État russe (1992).

Depuis 1992, elle est installée près de Hambourg

Œuvres (sélection)

Son éditeur tient à jour le catalogue de ses œuvres.

- Chaconne (1963), pour piano
- Musical Toys (Jouets musicaux) (1969), 14 pièces pour piano
- Sonate (1965), pour piano en 3 mouvements (*Allegro*, *Adagio* et *Allegretto*)
- Toccata-Troncata (1971) pour piano
- Invention (1974) pour piano
- Hommage à Marina Tsvetaïeva (1984), pour chœur
- *In croce* (1979-92), pour violoncelle et orgue
- *Sieben Worte* (1982), pour violoncelle, accordéon et cordes

- Quatuor à cordes no 1 (1971)
- Quatuor à cordes no 2 (1987)
- Quatuor à cordes no 3 (1987)
- Rejoice!, sonate pour violon et violoncelle (1981)
- Trio pour violon, alto et violoncelle (1988)
- Quatuor à cordes no 3 (1993) avec bande
- In Erwartung, pour quatuor de saxophones et 6 percussionnistes (1994)
- Passion selon saint Jean (2000)
- Pâques selon saint Jean Oratorio, (2002)
- Réflexion sur le thème BACH (2002) Commande du quatuor Brentano

Kaija Anneli Saariaho est née Laakkonen le 14.10.1952 à Helsinki.

Langage musical

Kaija Saariaho est très influencée par la musique spectrale. Petals, pour violoncelle solo ou avec électronique, illustre parfaitement cette forme de musique travaillant sur la matière même du son. Nombre de ses pièces utilisent des ressources électroniques en plus des instruments traditionnels, à l'exemple de Nymphéa (Jardin secret III, 1987), pour quatuor à cordes et électronique en direct.

Kaija Saariaho a beaucoup écrit pour le violoncelle, et l'utilise de manière novatrice, en jouant notamment sur la texture de l'instrument grâce à l'électronique et à des techniques de jeu inventives (variations de pression et d'inclinaison de l'archet...). Sa proximité avec le violoncelliste finlandais Anssi Karttunen, qui a créé plusieurs de ses œuvres, a sans doute contribué au développement du travail de Kaija Saariaho sur le violoncelle.

Elle dit elle-même:

« Le violoncelle est mon instrument préféré, c'est du moins ce que je crois parce que j'y reviens régulièrement. Qu'il existe des violoncellistes remarquables qui ont toujours été prêts à coopérer avec moi n'a pu que contribuer à cet état de fait.» Kaija Saariaho, Paris 2005

Elle a reçu le Prix Italia et, en 1989, le Prix Ars Electronica, ainsi que des commandes du Lincoln center pour le Kronos Quartet, et de l'IRCAM pour l'Ensemble inter

contemporain, et a été le sujet d'un projet collaboratif paneuropéen dans la création d'un CD-ROM Prisma, centré autour de son œuvre.

- Elle a reçu la distinction "Musicien de l'année 2008" (Musician of the Year 2008) annoncée par Musical America, en tant que "faisant partie des rares compositeurs contemporains ayant atteint l'admiration publique aussi bien que le respect universel de la critique"
- Chevalier des Arts et des Lettres (1997)
- Grawemeyer Award pour L'amour de loin (2003).
- Chevalier de l'Ordre national du Mérite (2006)
- Prix Sibelius de Wihuri, (2009)
- Prix Polar Music (2013)